



# La complexité à l'œuvre dans la notion de travail

## Lecture herméneutico-biblique

**Nicole Saliba-Chalhoub**

DANS **PROJECTICS / PROYÉCTICA / PROJECTIQUE** 2019/1 n°22 , PAGES 11 À 31  
ÉDITIONS **DE BOECK SUPÉRIEUR**

ISSN 2031-9703

ISBN 9782807392991

DOI 10.3917/proj.022.0011

Date de mise en ligne : 21/06/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-projectique-2019-1-page-11?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# LA COMPLEXITÉ À L'ŒUVRE DANS LA NOTION DE TRAVAIL

*LECTURE HERMÉNEUTICO-BIBLIQUE*

Nicole Saliba-Chalhoub

*Université Saint-Esprit de Kaslik (USEK - Liban)*

## RÉSUMÉ

L'article prend pour point de départ, au travers de la grille de l'herméneutique sacrée, l'éclairage originel de la mythologie judéo-chrétienne et ambitionne, à partir de là, de montrer comment la notion de labeur va évoluer au fil des siècles, gagner en polysémie et en complexité, jusqu'à se confondre avec l'individu même au travail. De châtimeur divin, à l'origine, selon le texte génétique, de lieu même de l'injustice dans le texte évangélique,

le travail deviendra petit à petit grâce au fait humain, le moyen de la reconquête par l'homme de son pouvoir perdu. Certes, cette évolution n'est pas linéaire ; elle a fluctué au fil du temps selon la posture de l'homme au monde et le cours des relations humaines, mais a gardé, semble-t-il, sa structure pyramidale, inspirée originellement du judéo-christianisme. Dans les temps modernes, depuis le taylorisme jusqu'à l'émergence du modèle de compétence à l'aube du III<sup>e</sup> millénaire, l'homme n'a eu de cesse d'entretenir

avec le monde du travail une relation dialectique d'amour et de haine, tout à l'image de son intériorité faite de ténèbres et de lumière, de besoin de renfermement et de désir d'ouverture et d'affranchissement. L'article se saisira enfin des notions d'intelligence artificielle et de *big data*, derrière lesquelles semblent se tenir les nouveaux dieux du monde, en vue de montrer que le rapport au travail gagnerait sans doute à l'heure actuelle à être redéfini à l'aune d'une mondialisation de plus en plus complexifiée.

**Mots-clés :** Genèse, mythologie, péché originel, chute, labeur, injustice, pyramide, complexité, compétitivité, enjeux économiques, compétence, mondialisation

## ABSTRACT

The article begins with the original illumination of the Judeo-Christian mythology through the sacred hermeneutic grid. It aims therefore to show how the notion of labor will evolve over centuries becoming much more polysemous and complex until it is confused with that of the individual at work. Being a divine punishment originally, according to the genetic text, and the very place of injustice as per the Gospel text, labor will slowly become, thanks

to the human fact, the means by which humans can reconquer their lost power. Indeed, this evolution is not linear; it has fluctuated over the years according to the Man's situation in the world and the course of human relations. Nonetheless, it seems that it has kept its pyramidal structure, originally inspired by Judeo-Christianity. In modern times, and throughout the period extending from Taylorism to the emergence of the competence model at the dawn of the third millennium, Man has never stopped maintaining

a dialectical relation of love and hatred with the world of labor just as his inner image that is mixed with darkness and light, with the need for introversion and the desire for openness and emancipation. The article will finally tackle notions of artificial intelligence and big data, behind which the new world gods seem to stand. This will show that nowadays, the work relationship will undoubtedly gain a lot in being redefined in a world where globalization becomes more and more complex.

**Keywords:** Genesis, mythology, original sin, fall, labor, injustice, pyramid, complexity, competitiveness, economic challenges, skill, globalization

« *L'histoire a commencé quand les hommes ont inventé les dieux.  
Elle s'achèvera quand ils deviendront des dieux* ».

Yuval Noah Harari, *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*

## INTRODUCTION

Dans le cadre d'une réflexion sur la complexité à l'œuvre dans le monde du travail, force est pour nous de remonter aux origines de la notion de labeur, telle qu'elle apparaît dans le livre génétique de la *Bible*, lorsqu'ayant transgressé l'ordre divin de ne pas goûter au fruit de l'arbre de la connaissance, en choisissant de suivre le conseil d'Ève, Adam se retrouve exclu de l'Éden avec pour châtement divin de gagner désormais son pain à la sueur de son front. Certes, ce châtement en question porte comme référent implicite l'idée que le travail humain, qui est aux antipodes de la vie oisive, facile et heureuse que menait Adam au Paradis, est difficile, laborieux, continu et peut-être source de misère morale (par opposition au bonheur originel). Et, cependant, tout en gardant le mythe dans notre collimateur, nous devrions bien reconnaître que sans son expulsion du Paradis, sans ce châtement, sans le travail auquel il avait été acculé, Adam n'aurait pas accédé à l'humanité, il n'aurait pas « grandi », n'aurait pas gagné en expérience, en connaissance, en sagesse, il n'aurait tout simplement pas évolué.

La notion de travail est, dans ce sillage, originellement paradoxale. Dans le présent article, nous projetons justement de nous saisir de cette dimension paradoxale pour mettre en lumière la grande complexité de cette notion, advenue dans l'inconscient collectif, en l'occurrence judéo-chrétien, comme le résultat d'une faute, plus particulièrement du péché originel, dont les Hommes continuent d'hériter au travers d'une sorte de *continuum* transgénétique et transgénérationnel. Depuis la horde primitive avec sa construction pyramidale entre le père, ses fils et ses femmes (Freud, 2004) qui intéressa particulièrement Sigmund Freud, jusqu'au monde de GAFA<sup>1</sup> avec une autre forme de pyramide, le travail, quel qu'il fût autrefois et quel qu'il soit de nos jours, n'a pas cessé d'arborer des visages diversifiés, admirés, émulés, craints, haïs, toujours en lien avec la marche de l'Homme dans le monde et toujours gagnant en paradoxe et en complexité.

Pour appréhender cette thématique, nous choisissons d'opter pour la grille de lecture herméneutique, toute science, comme tout art pouvant ouvrir la voie à une philosophie de l'interprétation. L'herméneutique, d'ailleurs, est étymologiquement liée au dieu grec Hermès, interprète des messages que les dieux de l'Olympe faisaient parvenir aux humains par son entremise propre. Les messages divins étaient donc codés et devaient être décryptés pour être compris. Dans ce sillage, l'herméneutique est à l'origine sacrée : c'est la science de l'interprétation des mythes, des textes sacrés, des documents spirituels et des Écritures Saintes, son objet essentiel se cristallisant dans les mythèmes et les symboles à déchiffrer en vue d'en faire jaillir le sens et la cohérence au prisme de l'humain. Par extension, on a pu voir éclore ultérieurement différentes herméneutiques, en l'occurrence philosophique, littéraire, historique, anthropologique, juridique, sociologique, psychanalytique, musicale... Mais aussi une herméneutique des sciences de gestion et, plus particulièrement, du management. L'originalité réside ici en l'application d'une herméneutique originelle et, donc, sacrée au monde du travail. Pour ce faire, nous organiserons notre réflexion autour de quatre temps, en interrogeant au départ les mythes et paraboles de l'héritage judéo-chrétien qui auraient prévalu au paradoxe du travail dans l'aventure humaine, pour montrer ensuite que la verticale ayant lié l'Homme à Dieu dans l'histoire des origines de la création n'a pas cessé d'être omniprésente au fil des siècles, notamment dans le monde du travail, sous forme d'une pyramide pérenne. Ce qui nous amènera à nous pencher sur les nouvelles théories du monde du travail qui ont émergé à l'époque moderne, ainsi que sur les nouvelles tendances du monde hypermoderne, le nôtre, celui d'une mondialisation de plus en plus complexe et qui aurait, elle aussi sans doute et en urgence, grand besoin d'une herméneutique.

---

1. Sigle de Google, Amazon, Facebook, Apple.

# LES FONDEMENTS « SACRÉS » DE LA NOTION DE TRAVAIL : SÉJOUR EN MYTHOLOGIE JUDÉO-CHRÉTIENNE

« Travailler ou ne pas travailler : telle est la question ». Pour entamer la réflexion que nous projetons de mener ici, nous partons d'un pastiche du bien notoire questionnement existentiel de Hamlet : « Être ou ne pas être : telle est la question », avec lequel il nous semble que le travail dans toute sa complexité a lien. Car, comme le donne à voir l'Histoire humaine, le travail est originellement lié à l'être, à l'existence, peut-être plus encore, au droit à la vie.

Le propos étant ici de nature herméneutique, plus particulièrement judéo-chrétienne, commençons donc par remonter ensemble le fil du temps jusqu'à l'époque immémoriale de la Genèse, telle qu'elle est évoquée par la *Bible* dans le livre liminaire. Là, nous apprenons qu'Adam, qui avait été créé pour habiter le jardin d'Éden, en profiter et s'en délecter, se retrouve condamné suite au péché originel, celui d'avoir goûté au fruit de l'arbre de la connaissance, en dépit de l'interdit posé, à gagner son pain à la sueur de son front : « A la sueur de ton visage tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes au sol, puisque tu en fus tiré. Car tu es glaise et tu retourneras à la glaise ». (*Bible de Jérusalem, Genèse 3 :19*). Dans ce contexte, le pain est la métonymie d'un travail littéralement sans fin, en tout cas qui ne saurait prendre fin qu'avec l'avènement de la mort. Un travail qu'il faudrait, d'un point de vue linguistique, nommer « labeur », ce mot-ci ayant étymologiquement pour signifié un travail pénible et sans discontinuité. Dans ce sillage, l'Homme semble originellement marqué, en tout cas dans l'imaginaire humain archaïque, par l'obéissance à un ordre incontournable, celui de se souscrire à une pénibilité dont il ne saurait se défaire qu'avec son dernier souffle de vie. D'ailleurs, ce labeur en question est lié au droit d'accéder à la vie humaine et prend la forme d'une expiation nécessaire, en vue de pouvoir un jour regagner le jardin d'Éden. Dans ce sens, l'expiation serait la condition *sine qua non* pour accéder bien plus tard à la récompense et pouvoir s'élever à nouveau au statut de l'être d'avant la chute, celui de l'Homme oisif et non contraint, autrement dit libre de toute obligation. Comment ne pas y voir se profiler en filigrane, d'une certaine manière si nous télescopions les temps, l'aspiration dans les temps modernes à la retraite de fin de vie professionnelle, attendue très souvent comme un état de grâce ?

Dans le *Nouveau Testament*, nous rencontrons une parabole fort suggestive ayant trait au travail, représenté par la possession de « talents », eux-mêmes désignant des pièces d'or. En effet, un maître qui part en voyage décide de confier ses talents à trois de ses serviteurs. Au premier, il en remet cinq, au deuxième deux et au troisième un, à chacun selon ses capacités. À son retour, il récompense le premier et le deuxième qui avaient chacun de leur côté doublé le nombre des talents reçus par un travail assidu et condamne à l'exclusion le troisième qui, craignant l'âpreté de son maître, a enfoui son seul talent en terre et l'a restitué tel quel à celui-ci : « Serviteur mauvais et paresseux ! tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé et que je ramasse où je n'ai rien répandu ? Eh bien ! tu aurais dû placer mon argent chez les banquiers et,

à mon retour, j'aurais recouvré mon bien avec intérêt. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui a les dix talents. Car à tout homme qui a, l'on donnera et il aura du surplus ; mais à celui qui n'a pas, on enlèvera ce qu'il a. Et ce propre à rien de serviteur, jetez-le dehors, dans les ténèbres : là seront les pleurs et les grincements de dents » (*Bible de Jérusalem, Mt, 25 : 26-30*). Ainsi celui qui ne travaillerait pas, notamment en ne faisant pas fructifier ni rayonner ce qui lui aura été confié, se retrouvera mis au ban de la communauté. Benoît XVI, lui-même, affirme que « l'évangile a pesé sur le plan historico-social, promouvant dans les populations chrétiennes une mentalité active et entreprenante<sup>2</sup> », car toute personne se doit de se doter d'un esprit de responsabilité envers Dieu et envers l'humanité. Nous sommes là, bien évidemment, face à une acception du travail qui passe de l'expiation à l'engagement, autrement dit au devoir de l'Homme engagé dans la vie et appelé à réinvestir et à rentabiliser ce qui lui est confié et, plus encore, à en rendre compte parce qu'il sera tenu responsable de toute réussite et de tout échec. Quel que soit d'ailleurs le travail qui lui est confié par le « maître », entre autres, l'Homme est tenu de l'accomplir avec courage et enthousiasme (notons que le troisième serviteur est condamné, entre autres, pour sa peur), il est tenu de demeurer actif, courageux et productif. Nous en voulons pour preuve cet épisode où Jésus de Nazareth accepte l'invitation de Matthieu à manger à sa table, pendant même que son acceptation révolte plus d'un, Matthieu étant un collecteur d'impôts pour le compte de l'ennemi romain et toujours entouré chez lui d'autres collecteurs d'impôts et de moult chevaliers romains. L'invité demeure inébranlable face à l'étonnement révolté, mange et boit à la table du collecteur d'impôts et dit au bout du compte : « Allez donc apprendre ce que signifie : C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. En effet, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (*Bible de Jérusalem, Mt, 9 : 13*). Mise à part toute portée edificatrice chrétienne, que pouvons-nous voir dans le refus de l'invité de se retrouver intimidé et de devoir quitter la table du collecteur d'impôts, sinon que le travail de l'Homme ne saurait définir son être intrinsèque ? Autrement dit, on n'est pas forcément ce que l'on fait. Il y a certes à voir en cela une distinction entre l'être et le faire, peut-être aussi entre l'être et le paraître, distinction largement étudiée en philosophie, notamment par Martin Heidegger au travers de son concept du *Daisen*<sup>3</sup> (Heidegger, 1992) et parfaitement illustrée en littérature par le célèbre roman gothique anglais *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde, comme en psychologie analytique par Carl Gustave Jung. Celui-ci distingue en effet clairement la « persona » ou l'être social, travaillant, entrant en contact avec autrui, se donnant à voir, et l'être profond en lien avec son inconscient personnel (siège d'éléments appartenant à la vie psychique de l'individu mais refoulés en-dessous du seuil de la conscience) comme avec l'âme du monde qu'il nomme le Soi (Jung, 1986).

Quoi qu'il en soit, si nous en venions à la notion de travail selon l'optique protestante, nous nous rappellerions que les protestants depuis Martin Luther et Jean Calvin ont redéfini le travail à la lumière des écrits bibliques comme étant un devoir éthique dont l'enjeu est de mener le travail, au-delà du profit

2. [http://eucharistiemisericordie.free.fr/index.php?page=1611084\\_evangile](http://eucharistiemisericordie.free.fr/index.php?page=1611084_evangile) [consulté le 15/8/2018].

3. Substantif allemand souvent traduit dans la langue française par « être-là » ou plus simplement « réalité humaine » et qui désignerait l'être qui se rend présent au monde en y existant.

personnel, au bénéfice de toute la collectivité. Plus encore, puisque Calvin va jusqu'à voir dans le travail, lorsque l'individu a réussi à être productif et à se faire respecter par la société grâce à sa productivité le signe même qu'il est l'un des élus de Dieu, lequel prédestine l'Homme au salut ou à la perdition sans que celui-ci, de son vivant, ne puisse rien en savoir. Max Weber voit d'ailleurs, dans la persévérance au travail des individus au sein des sociétés protestantes, une inspiration fondamentalement évangélique car, pour assurer son salut, il faut bien que l'Homme « tant qu'il fait jour, travaille aux œuvres de Celui qui l'a envoyé » (*Bible de Jérusalem*, Jn, 9 :4). Évidemment, Weber remet la montée du capitalisme et le phénomène d'enrichissement en Europe et en Amérique au compte même de cette conviction que l'oisiveté est le pire des péchés et de cette obstination au travail selon laquelle celui-ci non seulement émane de la volonté divine mais doit être appréhendé comme la fin même de toute vie humaine digne et respectable. Répugner à travailler serait, dans ce sillage, un signe que l'individu en question est retranché de la grâce de Dieu et ne jouira pas, par conséquent, du salut ultime (Weber, 1991). Car, comme le veut la parole de Dieu, « le paresseux éprouve des désirs mais n'arrive à rien, alors que les souhaits des gens actifs seront comblés » (*Bible de Jérusalem*, Proverbes, 14 :3).

Et, cependant, comment comprendre la complexité des contradictions sous-jacentes à la nécessité de travailler, par ordre ou par devoir, à la lecture d'un verdict venu sur les lèvres du Nazaréen, comme : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou de l'aiguille que pour un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu ! » (*Bible de Jérusalem*, Mc, 10 : 25) ? Ou encore : « Nul ne peut servir deux maîtres : ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent » (*Bible de Jérusalem*, Mt, 6 :24) ?

## DE LA QUESTION DE LA PYRAMIDE OMNIPRÉSENTE POUR COMPRENDRE LA NOTION DE TRAVAIL

Dans la théorie des Idées, appelée aussi théorie des formes intelligibles, Platon explique par le prisme des enseignements socratiques que, derrière les apparences du monde terrestre, existent des formes idéales et originelles dont celles-là seraient le reflet imparfait (Platon, 1991). L'Homme dont l'âme émane originellement de ce monde des Idées et qui est de même nature que celles-ci pourrait en avoir des réminiscences, certes la plupart du temps confuses et floues. Et, cependant, grâce à la maïeutique préconisée par Socrate, il pourrait réussir à retrouver certaines des connaissances essentielles et originellement enfouies.

Dans ce sillage, nous pourrions imaginer la manière dont l'une des premières formes hiérarchiques du travail dans l'histoire humaine mime la relation hiérarchique de l'Homme au Dieu judéo-chrétien. En effet, au Moyen Âge, au moment où s'instaure en Europe le régime de la féodalité régissant les

relations humaines, apparaît la pyramide hiérarchique liant les suzerains et les vassaux qui sont à leur service. Au sommet de cette pyramide, règne le roi ou l'empereur, suzerain suprême. De celui-ci dépendent ses vassaux directs, les princes, les ducs, les marquis, les comtes, qui à leur tour sont les suzerains d'un ensemble de petits vassaux, tels que les barons et les petits seigneurs, lesquels sont les suzerains de simples chevaliers. Au bas de la pyramide se trouve la paysannerie contrainte globalement au servage. Cette présentation est bien évidemment fort schématisée ; l'Histoire aura retenu en effet que tel seigneur pouvait être le vassal de plusieurs suzerains ou, à l'inverse, se retrouver le suzerain de son propre seigneur, etc., les liens verticaux ascendants et descendants, tout comme les liens horizontaux n'étant pas exempts de complexité, plus particulièrement à une époque de grandes injustices, de grandes trahisons et de renversements d'alliances. Toujours est-il que dans le système féodal, tout vassal est tenu de rendre des comptes à son suzerain de manière à lui apporter continuellement la preuve de sa loyauté comme de son action en faveur de l'agrandissement de sa richesse et de la multiplication de ses terres, tout à l'instar des serviteurs et de leur maître dans la parabole évangélique des talents évoquée en supra.

La construction pyramidale n'aura cessé de confirmer sa pérennité ultérieurement notamment depuis l'émergence du monde de l'entreprise. Mises à part les structures régissant les moulins à blé en France au Moyen Âge, suivies des premières sociétés par action, notamment en Angleterre et en Hollande vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le monde de l'entreprise en bonne et due forme au sens moderne est né avec l'avènement de la révolution industrielle, au début en Angleterre justement, et en Belgique, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avant d'advenir en France et en Suisse au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, si l'on considère exclusivement la révolution de la première génération (celle de la machine à vapeur). Bien évidemment, l'Europe connaît à cette époque un essor formidable, notamment grâce à l'industrialisation de son économie. Création de nouvelles branches d'activité, accroissement durable de la productivité, embauche massive de personnels diversifiés... Tout cela impose, par conséquent, une réorganisation des pouvoirs au sein des entreprises, réorganisation qui se fait cette fois-ci aussi – nous ne en étonnerons pas – sous forme pyramidale. Schématiquement, on retrouvera au bas de la pyramide les opérationnels (les ouvriers, les assistants, les techniciens), plus haut les gestionnaires (superviseurs, responsables, directeurs) et, au sommet, les décideurs (Directeur général, PDG). À chaque niveau de la pyramide, en tout cas au plus bas et à l'intermédiaire du moins, comme entre les deux, des relations horizontales et verticales se nouent autour de la nécessité d'augmenter continuellement la production et les profits, et se tissant entre des Cain et des Abel, des bourreaux et des victimes, des loups et des agneaux ou encore, dit en jargon psychanalytique, entre des « Bâtards » et des « Enfants-Trouvés »<sup>4</sup> (Saliba-Chalhoub & Schmitt, 2017), les premiers cherchant à tout prix à réussir, à per-

4. Termes empruntés à la terminologie freudienne. Le « Bâtard » (l'enfant qui, durant l'œdipe, a œuvré à supplanter le père) désigne l'individu combatif, ambitieux, qui n'a cessé de mener ses combats jusqu'au bout et d'obtenir gain de cause et, pour qui, le plus souvent la fin justifie les moyens. L'« Enfant-Trouvé », en revanche, (qui, durant l'œdipe, a préféré esquiver la rivalité avec le père, en se confinant dans des strates d'idéalité) désigne l'individu qui se plie à la norme, évite toutes sortes de conflits, de luttes, et abandonne rêves et projets au profit d'un idéalisme souvent déçu et mélancolisé. V. Freud, S. (2010). *Névrose, psychose et perversion*. PUF : Paris.

suader, à plaire, à convaincre, à briller, à monter les échelons de la pyramide fût-ce au prix de trahir autrui et de le piétiner, les seconds, dociles et effacés, se contentant d'obéir, d'exécuter, de garder profil bas et, la plupart du temps, de se faire littéralement oublier.

À partir de 1880, l'industrialisation se donne à ressentir comme profondément désordonnée, peut-être à la manière du « Chaos » originel dans lequel Dieu devait apporter de l'ordre ; ce qui suscite, nous le savons bien, la conception de l'OST (Organisation Scientifique du Travail) par l'ingénieur américain Frederick Winslow Taylor, selon quoi la condition *sine qua non* en vue d'une productivité maximale au sein d'une organisation est de systématiser le geste juste et continu, investi en séquence, de sorte que l'ensemble qui en ressort soit une chaîne cohérente et robuste. Certes, si l'ingénieur américain en vient à voir l'industrie de la sorte c'est bien parce qu'il se rend à l'évidence que le travail réellement collectif, harmonieux et pacifié n'est que mystification, les comportements au travail étant aux prises avec des individualismes de plus en plus avérés, nourris le plus souvent de logiques de hargne, d'opposition et entravant la vraie collaboration et la cohérence pourtant fondamentales dans le cadre du travail industriel. Taylor reviendra, par le fait même, aux dimensions verticale et horizontale de la pyramide, tant et si bien que la postérité retiendra de son œuvre l'effort déployé avec un quasi acharnement dans le but d'une rationalisation du travail en industrie, alors même que c'est le lieu, on n'aura pas toujours voulu le voir de la sorte, de toutes les passions et de tous les irrationalismes.

Quoi qu'il en soit, l'OST coïncide avec l'émergence de nouvelles sources d'énergie, en l'occurrence l'électricité et le pétrole, et conséquemment avec l'avènement de la deuxième révolution industrielle, laquelle s'accompagne essentiellement du développement des grosses machines et de l'automobile.

Notre propos ne consistant pas ici à brosser une présentation chronologique de l'essor industriel, mais à mettre en lumière la complexité humaine mise à l'œuvre au travail, nous ne prolongeons pas nos explications tayloristes (qui se doubleront ultérieurement de celles fordistes) pour nous mettre plutôt dans la perspective des conséquences directes de cette deuxième révolution industrielle, notamment en termes d'émergence du capitalisme, du libre-échange et, plus particulièrement des sociétés anonymes par actions. En effet, si Dieu, summum de la pyramide originelle, s'était retrouvé précédemment métaphorisé par le dirigeant de l'entreprise, souvent familiale au début, le voilà désormais, avec le développement du capitalisme, qui se retire presque complètement derrière des actionnaires de plus en plus inconnus et inaccessibles. Le haut de la pyramide se met à ressembler étrangement et de plus en plus au processus du « tsimtsoum », celui de la présence au travers même de l'absence. Selon ce concept cabalistique, développé dans les travaux d'Isaac Louria<sup>5</sup>, Dieu se serait infiniment contracté pour permettre à l'univers et, en l'occurrence au monde, d'exister. Cette contraction aurait donc généré un espace infiniment grand permettant à la vie d'advenir, de prendre place et de s'organiser au travers de maintes activités diversifiées et entrela-

5. Rabbin et cabaliste du XVI<sup>e</sup> siècle, fondateur de l'École de Safed et qui fut même confondu à une époque de son prosélytisme mystique avec la figure du messie attendu.

cées. Certes, Dieu choisit par la suite de se manifester aux Hommes, pour l'un à travers une voix, on pensera à Abraham, pour l'autre sous forme de buisson ardent, on pensera à Moïse, pour les autres encore par le biais de ses anges, on pensera à l'ange Gabriel parlant à la jeune Marie, puis de son Fils, incarnation de son propre Esprit, de ses saints, etc., et de tous ceux qui pourraient ambitionner pour une raison ou pour une autre de le représenter. Toujours est-il qu'à l'instar même de ce « tsimtsoum », les nouvelles entreprises, notamment celles de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, qui gagnent particulièrement en divisions bureaucratiques et gestionnaires, retirent Dieu et ses associés dans des strates absolument injoignables, à la différence de la pyramide féodale, reléguant tous les autres niveaux de la pyramide au rang d'étages inférieurs et intermédiaires.

Comment ne pas penser, dans ce sillage même, au bien notoire roman cabalistique de Franz Kafka, *Le Château* ? En bref, le récit met en scène un arpenteur nommé K. qui arrive dans un village gouverné par un château où règne en maître absolu le Comte de WestWest (la paronomase avec « tsimtsoum » ne saurait passer inaperçue). Il arrive dans une auberge où il se présente comme l'arpenteur du château où il doit se rendre, mais personne ne le croit, et le papier officiel qu'il a – une lettre du château – n'a aucune valeur ni aucune crédibilité. Là, pourtant il rencontre soi-disant ses assistants, puis un représentant du château, se rapproche de sa maîtresse Frieda dont il tombe amoureux, tente plusieurs fois d'accéder au château que, par ailleurs, nul ne voit et dont beaucoup doute de l'existence, essaie de s'immiscer dans les dossiers secrets des Messieurs, hauts fonctionnaires du château qui affirment avec force conviction que leur organisation administrative est sans faille alors qu'elle a tout l'air d'être irrationnelle, entravera le déroulement de leur travail, mais ne réussira jamais au final à accéder au château. Si nous revenons à l'univers du travail bureaucratique que Kafka lui-même haïssait de toutes les fibres de son âme, force serait pour nous de voir que le château incarne le pouvoir, l'autorité, la direction selon la terminologie managériale dont le maître absolu est complètement retiré au point de ne pouvoir jamais être vu, pendant que les autres personnages se débattent, chacun à son niveau, dans un univers bureaucratique similaire à un enfer moderne, K. cherchant, pour sa part, une solution à son problème en allant d'un niveau à un autre, dans un continuel va-et-vient, tant et si bien qu'il finit par aliéner les liens entre les uns et les autres et boucher les canaux permettant de faire circuler le travail. « Pendant ce temps-là, à l'arrière-plan, quelque chose pousse, s'étend et submerge tout : le papier officiel, ce papier dont, selon Kafka, sont faites les chaînes de l'humanité torturée. Un océan de papier couvre la salle du maire, une montagne de papier s'accumule dans le bureau de Sortini. Le point culminant de l'aliénation bureaucratique est atteint lorsque le maire décrit l'appareil officiel comme une machine autonome, un automate qui se passe de la participation humaine : "C'est comme si l'appareil administratif avait fini par ne plus pouvoir supporter la tension et l'énerverment que lui infligeait depuis des années la même affaire, peut-être en soi négligeable, et avait de lui-même pris la décision sans la collaboration des fonctionnaires". Kafka présente donc le système bureaucratique comme un monde réifié, où les rapports entre individus deviennent une chose, un objet indépendant, un engrenage aveugle. Nous sommes ici au cœur de la modernité, dans ce qu'elle a de plus impersonnel et

“mécanique” [...] » (Löwy, 2003, p. 64-65). Dans *Sepher ha-Zohar*, (Livre de la splendeur), œuvre fondatrice de la cabale, présentant une interprétation ésotérique de la *Torah*, on peut voir l'arbre séphrotique<sup>6</sup> de l'émanation de Dieu, dont les dix séphirotes<sup>7</sup> se sont séparés du monde suite au péché originel. Le plus intéressant est cependant de voir que, selon cet arbre, l'enfer n'est nulle part ailleurs qu'en Dieu lui-même, au sein du séphirote *Gevurah*<sup>8</sup>. Pour Kafka lui-même, l'enfer n'est nulle part ailleurs que dans le travail bureaucratique, abrutissant et déshumanisant, trace sur terre d'un Dieu incompréhensible et inatteignable, auquel on ne pourrait accéder si l'on voulait faire évoluer la pénibilité du labeur mais duquel on ne saurait se couper non plus, le risque de se retrouver au ban de la société ou taxé de folie (comme cela sera le cas de K. lui-même, ou encore de Joseph K. dans *Le Procès*<sup>9</sup>) étant bien trop grand.

Dans cette même veine d'ailleurs, Amélie Nothomb évoque dans son roman *Stupeur et tremblements*, le fastidieux travail bureaucratique dans une entreprise où monter les échelons de la pyramide est non seulement impossible, mais dont toute tentative est frappée du châtement de la dégradation professionnelle, Monsieur Haneda ou le dieu de l'entreprise, ne souffrant absolument aucune sorte de dérangement. « Monsieur Haneda était le supérieur de monsieur Omochi, qui était le supérieur de monsieur Saito, qui était le supérieur de mademoiselle Mori, qui était ma supérieure. Et moi, je n'étais la supérieure de personne.

On pourrait dire les choses autrement. J'étais aux ordres de mademoiselle Mori, qui était aux ordres de monsieur Saito, et ainsi de suite, avec cette précision que les ordres pouvaient, en aval, sauter les échelons hiérarchiques. Donc, dans la compagnie Yumimoto, j'étais aux ordres de tout le monde.

Le 8 janvier 1990, l'ascenseur me cracha au dernier étage de l'immeuble Yumimoto. La fenêtre, au bout du hall, m'aspira comme l'eût fait le hublot brisé d'un avion. Loin, très loin, il y avait la ville – si loin que je doutais d'y avoir jamais mis les pieds ». (Nothomb, 1999). Comment ne pas voir, dans l'emploi même d'énoncés tels que « supérieure de personne ; aux ordres de tout le monde ; me cracha ; m'aspira », le motif de l'anéantissement littéral de la personne tenue de travailler en milieu hostile, où son individualité est ignorée et où seul compte le rendement attendu de sa part par des chefs que jamais sans doute elle ne pourrait entrevoir.

Quoi qu'il en soit, arbre séphrotique ou échelle de Jacob<sup>10</sup>, ou encore tour de 40 étages pour arriver à Dieu, le travail en entreprise dans la première moi-

6. V. Annexe 1.

7. Le mot désigne les « attributs » de Dieu.

8. Le jugement en langue araméenne.

9. Dans *Le Procès*, Kafka campe un personnage désigné par Joseph K., un jeune cadre travaillant dans une banque et qui se retrouve accusé d'un délit qui ne sera jamais défini. Il aura beau chercher à comprendre le chef d'accusation, aucune instance au tribunal ne réussira à l'éclairer. Les bureaux du palais de justice sont de toute façon un vrai labyrinthe bureaucratique où nul fonctionnaire ne sait apporter quelque aide que ce soit, ni donner quelque explication valable. Il finit par être exécuté dans une arrière-cour au couteau, « comme un chien, comme si la honte dût lui survivre ».

10. L'échelle de Jacob est un épisode de la *Genèse* où, dans un songe, Jacob fuyant son frère tyran Ésaü, voit une échelle liant le ciel et la terre, sur laquelle montent et descendent continuellement des anges, uniques entités à fréquenter l'échelle en question.

tié du XX<sup>e</sup> siècle a tout l'air, lorsque l'on est opérationnel en tout cas, mais aussi peut-être managérial, d'être un labour indispensable, un mal nécessaire.

## MAYO, MASLOW, LE COGNITIVISME : DE LA PSYCHOLOGIE DU TRAVAIL ET DE LA NOTION DE COMPÉTENCE

Les dernières décennies de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle se déploient au niveau de l'univers du travail sous l'influence des travaux d'Elton Mayo, dont on sait qu'il a voulu donner de l'intérêt au climat psychologique dans lequel les travailleurs évoluent, générant par-là le mouvement des relations humaines dans le domaine du management. Bien évidemment, cet intérêt porté à l'humain est d'autant plus surprenant qu'il advient dans le prolongement même de l'OST de Taylor et révèle tout à la fois le paradoxe et la complémentarité des théories et des approches défendues et adoptées. En effet, si l'on reconnaît les efforts d'une première théorie interne des organisations, celle de Taylor, en vue d'y régler le travail et d'augmenter la productivité, force est d'admettre que cette théorie-là serait restée amputée d'une dimension fondamentale, voire incontournable, celle de l'humain, sans celle développée par Mayo. S'intéresser à la possibilité de redresser les salaires, de faire évoluer les postes et les carrières, d'assouplir les horaires, de générer une sécurité de l'emploi s'avérerait en réalité doublement nécessaire à une époque qui connut une Première Guerre mondiale, qui allait en connaître la Seconde, et qui avait désolidarisé les individus, fortement précarisé l'humain en particulier et toute survie en général. Sous l'influence de Mayo, les relations interpersonnelles seront désormais prises en considération, l'identité de l'employé ressortira tout autant de celle de son organisation au travers d'une culture de l'engagement et de l'appartenance, dans une logique de donnant-donnant. En effet, les individus formeront des groupes soudés qui acquerront de la valeur et qui en apporteront en retour à l'entreprise au sein de laquelle ils travaillent, en devenant sans doute de plus en plus productifs tout en gagnant en bien-être et en confiance. Ils se verront appréciés, formés (lorsqu'ils auront besoin de l'être), reconnus, récompensés aussi dans le meilleur des cas. Nous passons, de la sorte, d'un univers d'organisations normées au point d'être quasi inhumaines, où l'autorité n'est visible que lorsqu'elle envoie ses foudres et ses déluges, à la manière du Dieu vététotestamentaire, à celui d'organisations humanisées dans lesquelles, si l'autorité demeure inaccessible et retirée, il devient néanmoins possible d'être entendu par quelque oreille bienveillante, à l'instar de celle du Dieu néotestamentaire.

Bientôt, en tout cas, apparaissent les travaux de Maslow autour de la motivation, en l'occurrence au travail, lesquels s'illustrent dans la bien notoire pyramide des besoins à satisfaire<sup>11</sup> (encore une pyramide, bien évidemment),

11. V. Annexe 2.

de sorte qu'il faille satisfaire un besoin avant de pouvoir accéder au suivant, théorie de nos jours largement controversée, mais qui ne peut ne pas rappeler les échelons à gravir – ou ne pouvant être gravis – de toute pyramide hiérarchique. Or, cette fois-ci, la pyramide est plutôt intériorisée à la vie même de l'individu (bien qu'elle demeure en lien avec le lieu du travail), plus particulièrement avec les deux derniers échelons qui la composent, entendons les besoins d'estime de soi et d'auto-accomplissement. Nous sommes, en effet, à une époque particulière (en 1954), aux lendemains des violences de deux Guerres Mondiales, où le courant de l'absurde occupe l'avant-scène de la pensée intellectuelle, notamment en Europe, s'illustrant, entre autres, dans des pièces de théâtre telles *En attendant Godot* et *Fin de partie* de Samuel Beckett qui montrent l'inanité de la croyance en un Dieu sauveur, surtout depuis le non-lieu du procès de Nuremberg. Car, s'il y a désormais à croire en quelque salut que ce soit pour l'Homme, dans un monde désormais dépourvu de vérités définitives, de certitudes sécurisantes et de valeurs pérennes, le salut en question devra venir de l'Homme lui-même qui, à l'instar du Sisyphé camusien, acceptera de rouler son rocher en toute dignité, libre de conscientiser l'absurdité de sa situation et, mieux encore, de l'assumer.

Conséquemment, la psychologie du travail, se doublant des théories développementales et cognitivistes, génère la notion polysémique et multidisciplinaire de « compétence » au travail. Dans le sillage de la linguistique au tout début, en passant par la psychologie, les sciences de l'éducation, les sciences sociales, jusqu'aux sciences de gestion dont ressortiront les ressources humaines, il est question de l'articulation intelligente du savoir, du savoir-faire et du savoir-être si l'on veut faire ses preuves, en l'occurrence au sein du poste qu'on occupe et dans le cadre des responsabilités que l'on se voit confier. En effet, comme le défend Claude Lévy-Leboyer, se montrer compétent équivaudrait à mettre en œuvre un ensemble harmonisé d'aptitudes, de traits de caractère, de connaissances maîtrisées, en vue de se montrer à la hauteur de tâches complexes dans le cadre d'une entreprise, tout en embrassant la culture, la mission, la politique et la stratégie (Lévy-Leboyer, 2009). On voit bien que la combinaison dont il est question est en fait supposée optimiser l'action humaine, plus particulièrement l'activité professionnelle, tout en faisant sans doute valoir l'agent de l'action concernée. Dans cette optique aussi, une « firme évolutionniste apparaît ainsi comme un ensemble dynamique de compétences. D'autre part, l'ensemble des routines d'une organisation constitue son répertoire de connaissances qui est la source fondamentale de sa création de valeur » (Schmitt, Bayad, Leymarie, 2002).

Or, au-delà de cet objectif, il faudrait tout aussi y voir l'émergence d'une concurrence désormais déclarée, voire revendiquée, entre les organisations, mais aussi d'une compétitivité elle aussi avérée entre les individus qui y travaillent, à la fois à l'intérieur d'une même entreprise comme entre plusieurs entreprises. Ce qui a pour conséquence directe, sur le marché du travail, de complexifier le recrutement et de s'arroger le droit d'une course de vitesse pour la « chasse aux têtes », celles d'individus dont les compétences techniques et les compétences douces (parce qu'en plus sont recherchés l'esprit critique, la motivation, la flexibilité, la gestion du stress, le leadership, le multilinguisme, etc.) s'allient dans une saisie telle que les entreprises seront prêtes à leur payer les plus gros salaires et à leur attribuer les privilèges les

plus inattendus (Zarifian, 2009). Les autres, tous les autres pourraient bien rester au ban des milieux professionnels ou, au mieux, aux plus bas échelons de la pyramide du travail, quelle qu'elle soit.

Du point de vue d'une herméneutique sacrée, nous voilà en réalité en plein terrain fratricide : depuis le combat d'Abel et Caïn, en passant par Cham, troisième fils de Noé, trahissant la nudité de son père pour ne pas avoir à partager l'héritage familial avec ses frères, Ésaü le chasseur et Jacob le gardien du troupeau, jusqu'au fils prodigue et son frère aîné dans la parabole évangélique, etc., tout porte à croire dans les domaines de la compétence et de la compétitivité au sein des organisations qui accompagnent la fin du XX<sup>e</sup> siècle (que nous aimerions dater de la veille du 11 septembre 2001) que la fraternité des individus en milieu professionnel est impossible, celle des entreprises entre elles encore moins, tant et si bien que, dans le monde du travail et, plus particulièrement dans le cadre d'une logique managériale, on ne sait plus ce qu'il faut faire valoir comme devise : « Sois mon frère *ou* je te tue » ou « Sois mon frère *et* je te tue », l'une plus paradoxale que l'autre et toutes deux paradoxalisées entre elles.

En tout cas, vers cette fin de siècle, nous entrons dans le monde des firmes multinationales, des sociétés mères, des filiales et des franchises : Dieu le Créateur ou Dieu le Père se diffracte d'un coup (après s'être contracté et rétracté dans un « tsimtsum », au plus haut échelon d'une pyramide dont le sommet ne saurait plus être perçu par l'œil) en une multitude de dieux des capitaux, des sur-capitaux et des échanges internationaux, pendant même qu'à l'échelle de l'astrophysique, les scientifiques, dont par exemple, Stephen Hawking, viennent de prouver qu'il ne s'agit plus à partir de nos jours de parler d'univers se dilatant sans cesse en évoquant le cosmos, mais bien de multivers se dilatant sans cesse et ne se ressemblant pas forcément, comme s'ils n'émanaient pas d'une même origine.

## LA NOUVELLE PYRAMIDE : L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE, GAF, LE *BIG DATA*. VERS QUEL MONDE DU TRAVAIL NOUS DIRIGEONS-NOUS ?

Quid de notre XXI<sup>e</sup> siècle ? L'époque d'aujourd'hui est indéniablement celle de l'hypermodernité et de l'individu hypermoderne. En effet, comme l'explique bien Nicole Aubert, l'individu du XXI<sup>e</sup> siècle est un être nouveau, quasiment en rupture avec ses aînés. La globalisation, l'économie mondialisée, l'expansion des nouvelles technologies, le consumérisme triomphant, l'éclatement des frontières, etc., re-sculptent autrement les psychés et les individualités (Aubert, 2017). Alors qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la révolution industrielle transformait foncièrement le paysage urbain, en faisant advenir des mutations dans les mentalités, l'hypermodernité génère, pour sa part, de bien profonds bouleversements, voire de véritables secousses sismiques à tous les niveaux : tant aux

niveaux social, professionnel, judiciaire, bancaire, éducationnel, etc. qu'aux niveaux culturel, intellectuel, intersubjectif, personnel. En effet, le plein pouvoir d'Internet, qui vient se déployer dans toutes les sphères de la vie, amène son flot d'informations (de mésinformations aussi), de propositions, de sollicitations, d'excès en tous sens. Tout à la fois s'y laissant submerger dans une forme de dépendance totale et désireux de s'en affranchir lorsqu'il en ressent les excès comme une bien dangereuse menace, l'individu hypermoderne, à l'instar d'un toxicomane, est tout à la fois dans une dépendance compulsive, en même temps qu'aux prises avec des fantasmes insistants de liberté, de libération de sa situation, voire de son état et des formes d'assujettissement dont la vie hypermoderne le rend quasiment esclave (Lipovetsky, & Charles, 2004). Pensons, par exemple, à l'individu qui travaille désormais depuis son propre lieu de résidence, en se libérant des contraintes des horaires de l'entreprise et de l'œil direct des superviseurs sur ses actions. Nous verrons, pourtant, que cette libération n'est qu'illusion et que, de toute façon, cet individu-là est victime d'une nouvelle forme de prison, en l'occurrence son tête-à-tête continu avec son écran. Pensons aussi, dans ce même sillage, à l'ubérisation<sup>12</sup> du marché du travail, laquelle permet à l'homme de se donner un sentiment d'autonomie, celui d'être son propre patron, mais plus encore de nourrir l'idée (peut-être l'illusion ?) de la possibilité désormais d'un recrutement à la demande, autrement dit d'une inversion de la pyramide hiérarchique.

Quoi qu'il en soit, l'univers de l'intelligence artificielle, rencontre à la fois large et ciblée entre les mathématiques, les sciences cognitives et l'informatique, qui a en réalité environ une soixantaine d'années aujourd'hui, a gagné en puissance et en pouvoir dans toutes les dimensions de la vie tant et si bien que les colosses GAFA, nommément Google, Amazon, Facebook, Apple, auxquels on pourrait bien évidemment ajouter Microsoft, Netflix, Twitter, Airbnb et bien d'autres « superstars » de la Silicone Valley et d'ailleurs, se réapproprient littéralement le domaine de l'informatique et de la technologie, générant sans doute par-là de nouveaux postes de travail, mais aussi et surtout révolutionnant moult secteurs, notamment par le gigantisme de leur utilisation, comme par celui de leur stockage de bases de données.

Il va sans dire, dans ce sillage même, que les milieux professionnels se retrouvent profondément affectés par l'intelligence artificielle et son pouvoir indéniable. Certes, l'emploi du participe adjectivé « affectés » est ici en même temps mélioratif et péjoratif : mélioratif avant tout parce que, grâce à l'intelligence artificielle, les organisations peuvent, à titre d'exemple, en pourvoyant le web de descriptions de postes trouver les individus correspondant le mieux à leurs demandes et besoins, compter sur l'intelligence artificielle pour que celle-ci dépouille à leur place des milliers de *curriculum vitae* en quelques secondes pour en mettre en saillie les meilleurs, compter sur elle aussi notamment dans l'amélioration de la relation désormais sans discontinuité entre elles et leurs clients, comme dans l'optimisation des processus opérationnels, ou encore dans le développement et la diversification des *business models*, etc. ; péjoratif toutefois parce qu'entre autres, l'intelligence

12. Lubérisation, inspirée de la réussite de l'activité de la Société Uber (depuis 2009), touche aujourd'hui un grand nombre des secteurs de l'économie mondiale.

artificielle est bien la cause, reconnaissons-le, de la suppression de postes de travail, mais aussi parce que son pouvoir est hégémonique et intrusif : comment ne pas penser, dans ce sillage même, par exemple, au fait bien avéré que l'intelligence artificielle permet aux entreprises d'« espionner » les messageries électroniques de leurs employés, d'enregistrer toutes leurs navigations sur le net, de lire leurs tchatches professionnels ou intimes, d'auditer leurs heures passées sur les réseaux sociaux, leurs éventuelles recherches d'un autre emploi pour cause de mécontentement ou pour d'autres raisons, leurs copiés-collés de bases de données, etc. Il faut bien évidemment imaginer les retombées d'un tel « espionnage » exercé aujourd'hui sans problème de conscience aucun dans les milieux professionnels. Une intrusion invasive et continue dans l'univers personnel de chaque individu au travail que rien ne saurait désormais endiguer...

Aujourd'hui, on parle conséquemment et avec insistance du *big data* : stockage et analyse de données massives (encore que le mot « massives » ne puisse rendre compte de l'incommensurable contenu numérique), le *big data* est le nouveau Léviathan<sup>13</sup> pour le nouvel homme. Lorsque Thomas Hobbes développe, au XVII<sup>e</sup> siècle, sa vision d'un État souverain, il s'oppose radicalement à la théorie aristotélicienne selon laquelle l'Homme serait par nature un animal social et, par conséquent, pacifique, choisissant de défendre l'idée que l'Homme est originellement violent et que, sachant qu'autrui est tout autant violent que lui et craignant qu'il ne périsse d'une mort violente, pourrait abandonner son droit naturel d'anéantir les autres, au profit d'un État souverain, susceptible d'apporter la paix à tous grâce à son pouvoir incontournable et indéfectible. Dans cette optique, Léviathan qui est lui-même l'État souverain serait à la fois craint, respecté, obéi, tout en représentant le bien collectif. De la sorte, selon Hobbes, c'est la communauté entière des hommes qui est servie, et cela pour tout Homme, en vue de la sauvegarde dialogique de tous et de chacun. Revenons au *big data*, notre nouveau Léviathan : ce serait désormais le pouvoir souverain qui, en rassemblant, stockant, manageant et, évidemment, utilisant toutes nos bases de données, quelque massives qu'elles soient, maintiendrait l'ordre mondial sous sa houlette. Force est d'y voir que la relation verticale, dans ce sillage, est encore et toujours maintenue elle aussi. Mais qui se trouve-t-il donc cette fois-ci au haut de cette pyramide pérenne ?

Bien sûr, quand bien même on répèterait souvent que l'intelligence artificielle est responsable de la réduction de plusieurs types d'emplois, le *big data* génère et continuera de générer de nouveaux postes de travail, avec un besoin toujours croissant en programmeurs, ingénieurs et, plus particulièrement en analystes. Ce beau monde d'employés au travail est cependant sous l'égide de quelles autorités ? de quels chefs du monde ? de quels « nouveaux dieux » ? Dans *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*, Yuval Noah Harari affirme que « l'empire mondial qui se forge sous nos yeux n'a pas à sa tête un État ou un groupe ethnique particulier. Comme l'Empire Romain finissant, il est dirigé par une élite multi-ethnique et uni par une culture et des intérêts communs. À travers le monde, de plus en plus d'entrepreneurs, d'ingénieurs, d'experts,

13. Léviathan, plusieurs fois évoqué dans la Bible, désigne à l'origine un monstre qui sommeille au fond des océans et qu'il faudrait éviter de troubler et de réveiller.

de chercheurs, d'avocats et de managers sont appelés à rejoindre l'empire » (Harari, 2015, p. 246).

Lorsque nous regardons du côté de la conférence de Bilderberg<sup>14</sup>, qui en était à Turin, du 7 au 10 juin 2018, à sa 66<sup>e</sup> édition, et dont nous savons que ses débats, ainsi que les résultats qui y sont liés le cas échéant, sont tenus secrets, nous apprenons par l'ordre du jour publié sur son site<sup>15</sup> qu'au cœur des points à travailler se trouvent :

- L'avenir du travail ;
- L'intelligence artificielle ;
- Le libre-échange ;
- Le leadership mondial des États-Unis d'Amérique ;
- L'informatique quantique.

Nous en constatons que le travail demeure sans doute le souci majeur des « grands » du monde, mais qu'il est couplé à l'avancement du domaine de l'intelligence artificielle, à la figure de meneur des USA, sinon à leur suprématie, comme aux recherches investies en informatique quantique, point d'orgue de cet ordre du jour, susceptible de donner naissance à de nouveaux processeurs capables de mener un traitement quantique de nos mégadonnées, marché mondial en plein épanouissement à l'heure actuelle. Dominique Cardon va jusqu'à parler du « rêve » des algorithmes (Cardon, 2015), en suggérant par cette personification métonymique, qui humanise les opérations informatiques peut-être au détriment des humains eux-mêmes, que les algorithmes en question sont en réalité porteurs des rêves des dieux du monde, le monde d'aujourd'hui, dont le citoyen « ordinaire » ignore probablement tout ou quasiment tout. Car, bien loin d'être tout simplement des méga-calculateurs, il semble bien que les algorithmes, de nos jours, véhiculent un projet politique à l'échelle universelle<sup>16</sup>.

Sans doute, l'un des paradoxes le plus intéressant de nos jours, en l'occurrence dans le domaine du travail, serait-il le suivant : il est clair qu'aujourd'hui, contrairement aux anciens empires du monde qui, tout en prétendant à l'universalité, n'étaient cependant ni unificateurs, ni universels, celui qui se met en place à l'heure actuelle ambitionne de l'être et œuvre à le devenir. Un mono-pouvoir à venir dont la force est dans le rassemblement, le contrôle et la maîtrise de toutes les données du monde, toujours plus massives et toujours mieux appréhendées et traitées, en vue d'une meilleure compréhension de nos sociétés humaines, selon ce qu'on en dit. De la sorte, il devrait y avoir moins d'injustice, moins de violence, plus d'égalité des chances pour tous, plus d'équité, etc. Un nouveau Léviathan, comme dit en supra, qui s'attachera

14. La conférence de Bilderberg est un rassemblement annuel d'environ 130 personnes parmi les puissants du monde, notamment des Nord-Américains et des Européens, se regroupant depuis mai 1954, pour débattre de l'état et de la marche du monde. Le premier rassemblement ayant eu lieu à l'hôtel Bilderberg, à Oosterbeek, aux Pays-Bas, suscité par la peur grandissante à l'égard de la puissance de l'Union Soviétique, la conférence garda désormais le nom du lieu qui l'avait originellement accueillie. Le caractère strictement confidentiel de la conférence dans ses différentes éditions, ainsi que l'interdiction aux médias d'y accéder, nourrissent depuis ses débuts plusieurs controverses sur ses enjeux et ses projets.

15. [www.bilderbergmeetings.org](http://www.bilderbergmeetings.org)

16. <https://www.theguardian.com/commentisfree/2014/jul/11/the-ultimate-goal-of-the-nsa-is-total-population-control> [consulté le 20 août 2018].

à unifier les Hommes. Et, pourtant, si nous nous accordions à invoquer ici les droits de l'Homme, tels qu'ils avaient été proclamés au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'égide de la philosophie des Lumières, nous serions bien obligés de nous rendre à l'évidence que nous ne naissons pas égaux, l'illusion de notre égalité ayant définitivement été invalidée par la science qui a apporté la preuve de l'unicité de l'ADN de chacun de nous ; nous ne sommes pas libres notamment face aux géants de la pyramide qui nous surveillent en mode continu et, peut-être, nous manipulent aussi, pendant même que nous ignorons tout d'eux ; enfin, nous ne sommes pas frères, ni dans la vie sociale, encore moins au sein du travail, ni ailleurs non plus bien évidemment, fussions-nous tous les descendants de Sapiens, le fratricide sous toutes ses formes ne s'étant jamais lassé au cours de l'histoire humaine jusqu'à nos jours de diversifier et d'amplifier son action. Que faire face à cette nouvelle complexité, en l'occurrence au sein du monde du travail qui, que nous le voulions ou pas, nous lient tous ? La réponse n'appartient certainement pas à ces pages...

## EN GUISE D'UNE CONCLUSION IMPOSSIBLE À FAIRE...

En traversant, sans doute bien rapidement, les méandres de l'inconscient collectif qui hante le monde du travail, depuis le châtiment céleste jusqu'à nos jours, notre réflexion aura ambitionné, grâce à la grille de lecture herméneutique, de mettre en lumière la dialogique qui régit la vie des Hommes : expulsés du Paradis d'Éden et chutant sur terre où ils ont dû travailler laborieusement sans jamais discontinuer, les Hommes n'ont pas cessé de languir après leur omnipotence première, de vouloir inverser la verticale descendante pour reconquérir leur pouvoir divin, originellement perdu, voire pour supplanter Dieu lui-même, qui que soit ce Dieu, en s'érigeant eux-mêmes en dieux. Les nouveaux dieux du monde et, peut-être de l'univers et des multivers. Si la pyramide dont nous avons parlé dans cet article est omniprésente, certes dans des contextes diversifiés, il n'en demeure pas moins qu'elle pourrait bien un jour se renverser de sorte à ce que la base en devienne le sommet et que l'oméga, principe même du fondement, se transforme en alpha, principe du commencement. Mais de quel commencement s'agirait-il alors ?

Aventurons-nous quelque peu dans une prospective : l'intelligence artificielle et le *big data* œuvrent, il n'y a plus de doute à cela, à maîtriser sinon tous les Hommes, du moins ce qui constituent leurs vies dans toutes leurs dimensions. On parle du rêve d'un nouvel ordre mondial, notamment grâce à ce geste universel de rassembler ce qui a toujours été épars. Cela aussi est du travail, bien évidemment. Fort complexe aussi, n'en doutons pas. Or, devenus des dieux, les Hommes continueraient-ils de travailler, de devoir travailler ? À quoi donc ?

Lorsque les Hommes auront enfin réussi à coder leurs robots de manière à les nantir de conscience, d'émotions et de ressentis physiques, ceux-ci deviendront alors les Nouveaux Hommes, pendant que les Hommes devenus créateurs eux-mêmes seront désormais leurs dieux. Et que pourrions-nous

comprendre si l'hypothèse émise par Stephen Hawking sur son lit de mort (qui fera ultérieurement l'objet d'une publication scientifique de la part de Thomas Hertog) se retrouvait validée par son partenaire dans la recherche, Thomas Hertog<sup>17</sup> ? Selon Hawking, la théorie du *Big Bang* et de l'inflation éternelle, conciliant le concept de gravité et de relativité générale d'Einstein avec la physique quantique, devrait être questionnée et mise en doute au profit d'une nouvelle théorie essentiellement holographique, laquelle apporterait la preuve que notre univers est un hologramme grand et complexe en continue situation de codage. Que nous devenions des codeurs de robots humanisés serait, dans cette optique, un travail certes complexe d'émulation inconsciente de travail incommensurablement plus complexe d'un Grand Codeur. Immémorialement désigné par le Créateur, plus tard par le Grand Architecte, le Grand Codeur, s'il en existe un, nous maintiendrait donc dans une espèce de mise en abyme, de matrice<sup>18</sup> où nous serions les créateurs, architectes, codeurs d'un cyberspace, prisonniers d'un méta-espace, peut-être encore bien loin de devenir accessible.

## RÉFÉRENCES

- Asselain, J.-Ch. « Histoire des entreprises et approches globales. Quelles convergences ? », in *Revue économique* 2007/1 (Vol. 58), p. 153-172. DOI 10.3917/reco.581.0153.
- Aubert, N. (2017). *L'individu hypermoderne*. Erès : Paris.
- (2005). *Bible de Jérusalem*. Pocket : Paris.
- Cardon, D. (2015). *A quoi rêvent les algorithmes ?* Seuil : Paris.
- Eco, U. (1994). *Les limites de l'interprétation*. Le Livre de poche : Paris.
- Eco, U. (1995). *Interprétation et surinterprétation*. PUF : Paris.
- Freud, S. (2004). *Totem et tabou*. Petite Bibliothèque Payot : Paris.
- Freud, S. (2010). *Névrose, psychose et perversion*. PUF : Paris.
- Harari, Y. N. (2015). *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*. Albin Michel : Paris.
- Harari, Y. N. (2017). *Homo deus. Une brève histoire du futur*. Albin Michel : Paris.
- Hawking, S. (2007). *Une brève histoire du temps. Du big bang aux trous noirs*. Livre de poche : Paris.
- Heidegger, M. (1992). *Être et Temps*. NRF : Paris.
- Hobbes, T. (2000). *Léviathan*. Gallimard. Folio Essais : Paris.
- Jung, C. G. (1986). *Dialectique du Moi et de l'inconscient*. Gallimard. Folio Essais : Paris.
- Kafka, F. (1987). *Le Procès*. Gallimard. Folio Classique : Paris.
- Kafka, F. (2001). *Le Château*. Le Livre de poche : Paris.
- Levy-Leboyer, C. (2009). *La gestion des compétences. Une démarche essentielle pour la compétitivité des entreprises*. Éditions d'Organisation. Collection Ressources Humaines : Paris.
- Lipovetsy, G. and Charles, S. (2004). *Les temps hypermodernes*. Grasset : Paris.
- Löwy, M. « Chaînes en papier. Despotisme bureaucratique et servitude volontaire dans *Le Château* de Franz Kafka », *Diogenes* 2003/4 (n° 204), p. 62-74. DOI 10.3917/dio.204.0062.
- Nothomb, A. (1999). *Stupeur et tremblements*. Albin Michel : Paris.
- Platon. (1991). *Phédon*. Flammarion : Paris.

17. <https://www.cam.ac.uk/research/news/taming-the-multiverse-stephen-hawkings-final-theory-about-the-big-bang> [consulté le 25 août 2018].

18. Nous pourrions bien penser ici, par analogie, au film de Lana et Lilly Wachowski. *The Matrix*, daté de 1999.

Pluchart, J.-J. « Une approche psychanalytique de la relation entre savoir et pouvoir dans l'entreprise », in *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels* 2015/52 (Vol. XXI), p. 263-277.

Ricœur, P. (1969). *Le conflit des interprétations. Essai d'herméneutique*. Seuil : Paris.

Rostow, W. W. (1975). *How It All Began: Origins of the Modern Economy*. University Paperbacks : Massachusetts Institute of Technology.

Saliba-Chalhoub, N. and Schmitt, C. « De l'emprise de l'inconscient dans les organisations. Voyage en complexité interpersonnelle » in *Projectics / Proyética / Projectique* 2017/1 (n° 16), p. 87-100. DOI 10.3917/proj.016.0087.

Schmitt, C., Bayad, M. and Leymarie, S. (2002). « Contribution de la GRH à la création de valeur en entreprise », in *Gestion des compétences et Knowledge Management : nouveau de création de valeur en GRH ?* p. 39-60. Éditions Liaisons Sociales – Entreprises and Carrières.

Weber, M. (1991). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Pocket. Agora : Paris.

Zarifian, Ph. (2001). *Le modèle de la compétence. Trajectoire historique, enjeux actuels et propositions*. Éditions Liaisons : Paris.

Zarifian, Ph. (2009). *Le travail et la compétence : entre puissance et contrôle*. PUF : Paris.

Zohar. (1995). *The Book of Splendor: Basic Readings from the Kabbalah*. Edited by Gershom Scholem: Jerusalem.

### Sitographie consultée

[http://eucharistiemisericord.free.fr/index.php?page=1611084\\_evangile](http://eucharistiemisericord.free.fr/index.php?page=1611084_evangile)

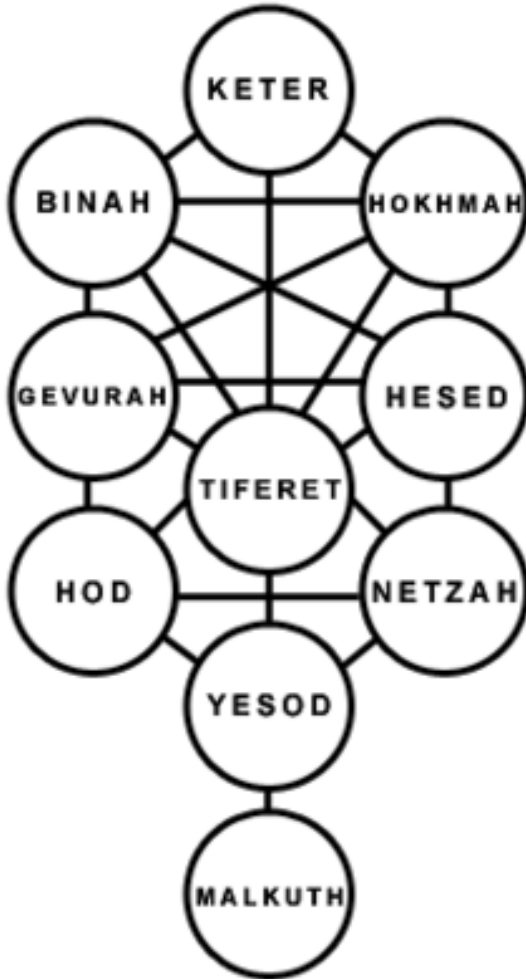
[www.bilderbergmeetings.org](http://www.bilderbergmeetings.org)

<https://www.theguardian.com/commentisfree/2014/jul/11/the-ultimate-goal-of-the-nsa-is-total-population-control>

<https://www.cam.ac.uk/research/news/taming-the-multiverse-stephen-hawkings-final-theory-about-the-big-bang>

# ANNEXE 1

## L'arbre séphirothique ou les dix attributs de l'émanation divine



### Lexique :

*Keter* : couronne ;

*Tiferet* : Beauté ;

*Yesod* : Fondement ;

*Binah* : Intelligence ;

*Gevurah* : Jugement ;

*Hod* : Gloire ;

*Hokmah* : Sagesse ;

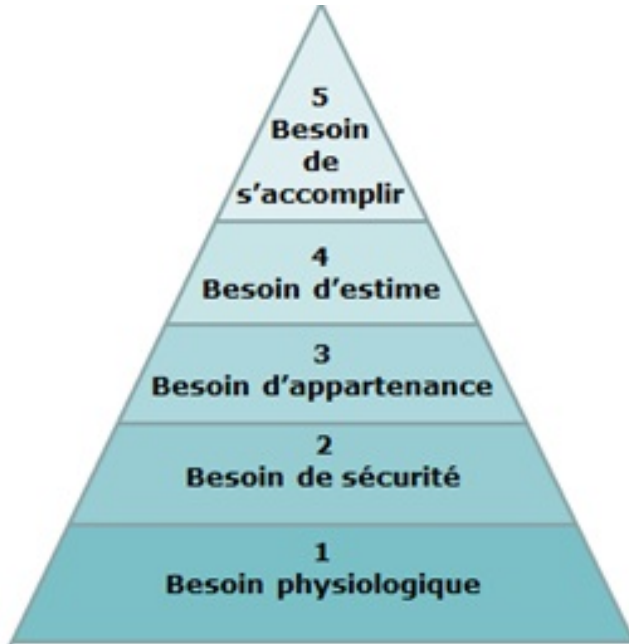
*Hesed* : Miséricorde ;

*Netzah* : Victoire ;

*Malkuth* : Royaume.

## ANNEXE 2

La pyramide de Maslow



**Nicole SALIBA-CHALHOUB**, psychothérapeute analytique, est Professeur des Universités à l'Université Saint-Esprit de Kaslik, au Liban, où elle enseigne depuis 1998 l'herméneutique littéraire, la psychanalyse appliquée et l'esthétique du roman postmoderne. Elle a à son actif un ensemble d'articles et d'ouvrages s'intéressant particulièrement à l'inconscient des textes littéraires.